

Ce matin s'ouvre le procès du tortionnaire de mes parents et je n'y assisterai pas. Depuis ma fuite il y a 30 ans, je ne suis jamais retournée dans ce pays qui m'est devenu étranger. Rien ne m'y rattache, mes racines ont été brutalement arrachées, il ne reste rien de moi là-bas, ni personne. Ils sont tous morts ou disparus. Ce n'est pas ma patrie. Ma patrie, c'est la France, c'est elle qui m'a recueillie et qui m'a aidée à devenir ce que je suis aujourd'hui. Je ne peux pas oublier, mais je ne veux pas non plus me souvenir. Ma vie est ici, seule, mais en vie. Peut-on construire une famille quand on a perdu la sienne ? Moi, je n'ai pas pu, pas su. Je me suis renfermée sur ma douleur. Je n'ai pas su m'ouvrir aux autres. Je ne parvenais pas à raconter ce que j'avais vécu. Je ne pouvais pas mettre de simples mots sur l'horreur. Alors, je me suis tue, toutes ces années. Et aujourd'hui, depuis l'annonce de ce procès, des images que je croyais enfouies au fond de moi pour toujours ressurgissent du passé.

Et cette photo. La seule chose que j'ai réussi à emporter avec moi. Ma mère me l'a confiée, pressée dans la main, comme un talisman, avant de disparaître. Un matin à l'aube, des hommes sont arrivés au centre de détention où nous nous trouvions, et ils ont emmené mon père et ma mère. Le centre S-21. Je ne voulais pas y penser, je préférais me dire qu'ils avaient été exécutés sur le champ. Mais en fait, je ne sais pas ce qu'il leur est arrivé ... après. Je ne le saurai peut-être jamais. Est-ce que j'aurais dû me rendre au procès comme certains me le conseillaient ? Trouver l'apaisement. Peut-on trouver l'apaisement quand on a été confronté à l'indicible ?

Mes grands-parents étaient des acteurs connus. Ils se sont suicidés lorsque les bourreaux ont pris le pouvoir. Ils étaient trop âgés pour partir et recommencer une vie ailleurs. Ils n'en avaient pas le courage. Mes parents, eux, ont choisi de rester dans leur pays, pour se battre et résister. Ils étaient tous deux professeurs à l'université. Mon père était un mathématicien connu et respecté. Cela ne les a pas protégés, bien au contraire. Ils sont restés, car ils n'imaginaient pas - comment l'aurait-il pu ? - que les révolutionnaires allaient commettre un génocide sur leur propre peuple. Et, pourtant, c'est ce qu'ils ont fait.

Cette photo a été prise sur le tournage du film sur lequel mes grands-parents se sont rencontrés. Ils étaient déjà des artistes confirmés et adulés par leur public. Ma grand-mère était parmi les plus belles femmes de son temps, les réalisateurs se l'arrachaient. Chaque film où son nom apparaissait drainait des milliers de spectateurs. Mon grand-père était un artiste délicat, au jeu subtil, très populaire ; il était avant tout un comédien, fait pour les planches et le théâtre traditionnel. Le public l'adorait. C'est sans doute la raison pour laquelle les bourreaux se sont acharnés sur notre famille. Ils ont détruit tout ce qui était beau dans notre pays, pour en faire un enfer.

Cette photo, je la gardais cachée au fond d'un tiroir, comme un trésor. C'est ce que j'ai de plus précieux au monde, mais aussi de plus douloureux. L'image, d'un temps lointain et magique, que je n'ai pas connu, et qui a disparu à jamais, comme ont disparu tous ceux que j'aimais, balayés, emportés par le tourbillon de l'histoire. Lorsque je regarde cette photo, ce ne sont pas les images d'un mélo un peu trop sucré qui montent vers moi, mais une odeur plus intense et entêtante qui m'enveloppe, l'odeur des frangipaniers en fleur,

lorsque descend le soir, et le souvenir d'une petite fille trotinant gaiement auprès de ses parents sur les rives du Mékong.